

René Descartes

La philosophie de l'honnête homme

● ● ● **Gérard Joulé**, *Epalinges*
Ecrivain et traducteur

Finally la France, pays longtemps catholique, n'a eu que peu de philosophes, au sens strict que les Allemands donnent à ce mot. Pendant tout le moyen-âge, la philosophie n'a été que la servante de la théologie. Il a fallu René Descartes pour que, se dégageant de cette tutelle, elle prenne son essor et son autonomie.

Descartes est né le dernier jour de mars 1596, à la Haye en Touraine. Sa maison était noble et fort ancienne. On y avait suivi le métier des armes jusqu'à son père, qui se fit pourvoir d'une charge de Conseiller au Parlement de Bretagne. Sa mère mourut peu après sa naissance. Il hérita d'elle « une toux sèche et une couleur pâle qu'il garda jusqu'à l'âge de plus de vingt ans » mais qui semble avoir tout à fait disparu sur les portraits célèbres que fit de lui le peintre hollandais Franz Hals.

De tous les aventuriers qui traversèrent le XVI^e siècle, Descartes est certainement le plus audacieux et le plus tranquille. Ce qui lui valut de Péguy la belle dénomination de « chevalier français ».

Le matin du monde

Dès son plus jeune âge, Descartes a cherché la certitude et la fixité en toutes choses. Au célèbre collège des jésuites de la Flèche, fondé par Henry IV pour y

éduquer la jeunesse noble de France, et où son père le mit, soucieux de lui donner la meilleure éducation possible, il se montre brillant élève... mais élève inquiétant. Il constate bientôt que l'enseignement de ses maîtres n'est fondé sur aucune certitude irréfutable et que l'étude de la philosophie n'a pas de rapports avec celle de la vérité telle qu'il se la représente. Seules les mathématiques lui paraissent réglées par raisons certaines et évidentes, et bien que les hommes n'aient pas tiré de leurs principes un parti assez élevé, il les étudie avec plaisir.

Soudain, à l'âge de seize ans, il décide de tenir pour nul et non avenu tout ce que ses maîtres lui ont enseigné et pensé avant lui. Mais Descartes n'est pas un jeune iconoclaste claudélien, ivre de sa jeune intelligence. Pour tenter la grave expérience qu'il médite, il attend d'être sûr de ses forces et se prépare en silence de la façon la plus inattendue qui soit. Il commence, en effet, par laisser là ses livres pour s'entraîner aux exercices physiques. L'équitation et surtout l'escrime sont ses occupations favorites. Il écrira même un petit traité sur l'escrime.

Son excellent père l'envoie à Paris pour lui faire connaître le monde, tout comme le fit à peu près vers la même période le père d'un célèbre cadet de Gascogne nommé d'Artagnan. Descar-

Françoise Hildesheimer,
Monsieur Descartes.
La fable de la raison,
Paris, Flammarion
2010, 512 p.

tes arrive en jeune homme aisé, avec tout son train. Il se lie rapidement avec les premiers mathématiciens de France, Claude Mydorge et surtout le Père Mersenne, qui deviendra le confident de ses pensées. Après quelques mois, il quitte Paris pour aller mener une existence obscure à Poitiers, où il fait son droit. Puis, à vingt et un ans, il s'engage à réfléchir sur la nécessité des voyages pour la formation de l'esprit. Car Descartes est en tous points un anti-Pascal, qui, lui, ne songeait qu'à rester dans sa cellule et à méditer sur une tête de mort aux pieds d'un crucifix.

Il est beau de voir la distance infinie qui sépare les deux plus grands esprits de ce temps. L'un conquérant le royaume des esprits et l'autre, après avoir conquis ce royaume, le piétinant pour conquérir une autre couronne, ô combien plus douloureuse ! Mais Descartes aura lui aussi sa nuit d'illumination. Et si on ne peut imaginer homme plus chrétien que Pascal, il en est peu qui furent aussi franchement catholiques que Descartes. Descartes, c'est le matin du monde et Pascal la nuit de Gethsémani.

Tranquillité hors norme

C'est à seize ans que Descartes comprend définitivement la vanité de l'enseignement de la philosophie, mais c'est à l'âge de vingt-trois ans, dans un moment d'éblouissement quasi surnaturel, qu'il conçoit le projet d'une « science admirable ». Chose étonnante, chez ce logicien rigoureux, l'idée d'une méthode nouvelle pour conduire sa raison lui est apportée par des songes.

Dans la nuit du 10 novembre 1619, Descartes, pâle, aigri, l'esprit transpercé de flammes, comme un second Hamlet, est visité et illuminé par des mythes

très obscurs. Il admet alors, comme les rois mages avant lui, le pouvoir des rêves et se confie à la Sainte Vierge, qu'il ira plus tard, selon son vœu, remercier à Notre-Dame-de-Lorette. Il fit trois songes dont il nous a laissé le récit. Il nous apprend qui plus est que le génie qui le possédait lui avait prédit ces songes, et que l'esprit humain n'y avait aucune part. Dès lors, le philosophe n'éprouvera plus d'inquiétudes ni d'angoisses, lot quotidien de penseurs comme Pascal et Kierkegaard. Il conduira sa vie et sa pensée avec une fermeté et une rigueur dont nous connaissons peu d'exemples.

Le curieux, c'est que Descartes a fixé, pour diriger sa vie, des principes exactement contraires à ceux qui lui ont permis de conduire sa pensée. En philosophie, Descartes refuse d'accepter sans examen tout ce qui a été pensé avant lui, mais dans la conduite générale de ses actions, il en va tout autrement. Son idée essentielle est qu'il faut vivre le plus heureusement possible, et pour cela il décide ce qui suit.

Premièrement, obéir aux lois et aux coutumes du pays où l'on vit et aux préceptes de la religion dans laquelle on a été instruit. Deuxièmement, être ferme et résolu dans ses actions et suivre jusqu'au bout les opinions que l'on a adoptées, même les plus douteuses, selon le principe des voyageurs égarés dans une forêt. Troisièmement, se vaincre soi-même plutôt que la fortune et changer ses désirs plutôt que l'ordre du monde : personne ne désire entrer en possession de la Chine ou du Mexique, hors les fous et les marchands ; considérons donc les biens qui sont hors de nous comme aussi inaccessibles que les pays lointains et n'en parlons plus. Ainsi vivrons-nous dans la tranquillité, qui, de tout temps, a été le vœu avoué de tous les philosophes, sauf de ceux

d'aujourd'hui qui ont peur du bonheur comme de la peste.

Il convient toutefois de remarquer que Descartes a eu la chance de naître dans un pays dont la religion était ferme et les coutumes et les mœurs saines. S'il était né aujourd'hui, il n'aurait sans doute pas pu s'accommoder aussi facilement des lois et coutumes de son pays. Car Descartes tient par-dessus tout à vivre en paix et à n'être dérangé par rien ni personne dans l'exercice de sa pensée. C'est un parfait hédoniste. Il veut être spectateur et non acteur de la comédie du monde, et en cela, comme sur bien d'autres points, il rappelle Montaigne. C'est lui qui écrit : « Nous devons surtout tâcher de bien vivre », maxime qui est la clé même de sa philosophie, qui est la plus pratique qui soit.

On comprend mieux ainsi pourquoi Descartes va s'installer en Hollande, dans un pays où il ne connaît personne, dont il ne comprend pas la langue et où les gens, uniquement occupés de leur commerce et de leur fortune, vous ignorent et vous comblent de riches produits importés. Descartes estime qu'il y vivra à son aise, sans être troublé par les importuns, les gazettes ou les amis. Un Français d'aujourd'hui qui irait vivre en Hollande n'aurait pas de plus pressant besoin que d'apprendre la langue du pays et de visiter ses musées. Descartes se contente de laisser un peintre venir faire son portrait à son domicile. Il s'agit avant tout pour lui de jouir sans peine des fruits de la terre, tout en conservant la santé, la médecine lui paraissant la chose la plus importante au monde.

Le radicalisme de Pascal est encore plus total que celui de Descartes, car bien conduire sa vie sur cette terre et jouir des commodités de ce monde ne l'intéressent pas. Mais il y a un pont sur

lequel les adversaires se rejoignent : l'un et l'autre ont voulu parler aux honnêtes gens, c'est-à-dire (en ce temps-là) à tout le monde. Ils ont voulu ravir la théologie, pour l'un, et la philosophie, pour l'autre, aux mains des spécialistes. Ils ont donc écrit en français et non plus en latin. Le Pascal des *Provinciales*, celui qui s'attaque aux casuistes, n'est pas si éloigné dans sa démarche du Descartes du *Discours de la méthode*.

Dédain des savants

L'un et l'autre tiennent que ceux qui font profession d'être philosophe - ou pire, de professer la philosophie - sont souvent moins sages et moins raisonnables que d'autres qui ne se sont jamais appliqués à cette étude. Comme dit Pascal, la vraie philosophie se moque de la philosophie et toute la question est de savoir si la philosophie est une étude qui peut s'apprendre et s'enseigner à l'école ou si elle est tout autre chose.

Descartes osera même dire que la philosophie commune (celle qui précède la sienne) rend les pédants moins capables de raison qu'ils ne le seraient s'ils ne l'avaient jamais apprise. La logique de l'école n'est à proprement parler qu'une dialectique qui enseigne les moyens de faire entendre à autrui les choses qu'on sait ou même de dire sans jugement plusieurs paroles touchant celles qu'on ignore. On n'est pas loin, tant chez Descartes que chez Pascal, du *Que sais-je ?* de Montaigne. Et comment ne pas goûter l'ironie profonde du *Discours* : « Le bon sens est la chose du monde la mieux partagée : car chacun croit en être si bien pourvu que ceux-là mêmes qui sont les plus difficiles à contenter n'ont point cou-